

le peintre « vivifie ce qui se montre afin de vivifier qui le regarde » et « élève à la visibilité ce qui, strictement parlant, n'est qu'éprouvé (donc invisible) ». Une double obligation que le philosophe qualifie d'« érotisation du réel ».

Dans cet essai parfois ardu, sinon cryptique, mais toujours persuasif, à la faveur d'une articulation adroite et insistante, Audi met en lumière d'autres notions subtiles et capitales, telles que le coloris, l'incarnat et le diaphane, qui participent à l'énigme de la visibilité. › Lucien d'Azay

**Suite en do mineur**, de Jean Mattern, Sabine Wespieser éditeur, 168 p., 17 €

Pour son cinquantième anniversaire, Robert Stobetzky, le narrateur du septième roman de Jean Mattern, s'est vu offrir par son neveu un voyage en Terre sainte. À Jérusalem, il croit apercevoir la silhouette d'une femme dont le souvenir l'a hanté pendant vingt-six ans. Trois semaines avaient suffi pour que Madeleine se révèle comme l'amour de sa vie. C'était à Paris, près de la porte Saint-Martin, en juillet 1969. La rupture avait été d'autant plus cruelle qu'elle ne donnait prise à aucun espoir. Trois ans plus tard, Robert n'en était pas moins parti à la recherche de cette femme désormais mariée, à Sète, pour y recevoir le coup de grâce. « Je ne savais toujours pas si je voulais l'oublier à tout prix, l'oblitérer de mes pensées et la chasser de mes rêves, ou au contraire la mettre sous cloche, afin de la conserver

intacte dans le musée de ma mémoire », songe l'amoureux éconduit, crucifié par la fulgurance de la passion, « puits sans fond dans lequel [son] esprit s'abreuve depuis ».

Devenu libraire à Bar-sur-Aube, cet orphelin issu d'une lignée de juifs ukrainiens ayant fui les pogroms entend un jour à la radio la *Suite en do mineur pour violoncelle* de Jean-Sébastien Bach. « Pourquoi une modulation, une quinte mineure, une montée chromatique ont-elles ce pouvoir sur nous ? » Il décide de prendre des leçons de violoncelle avec un certain Johann Chauchat, qui le mettra sur la voie de la consolation. « La musique n'exprime pas seulement la tristesse, ou la colère, ou le chagrin, tous ces sentiments – elle y répond aussi. » La réconciliation avec la vie est une convalescence, mais c'est d'abord avec lui-même que Robert se réconcilie. Johann le persuade qu'il ne sera « pas trop malheureux tant que le fait d'avoir rencontré Madeleine pèsera plus lourd que de l'avoir perdue ».

Tout au long de cette méditation poignante, à perte d'haleine, aux arabesques sinueuses et syncopées, Jean Mattern suggère un parallèle entre la religion et l'amour : une question de foi sans quoi la ferveur ne tiendrait pas du miracle ni d'un élan du cœur, mais d'un agencement de besoins et de circonstances qui, à la longue, se réduirait à un fardeau, comme semble l'être, aux yeux de Robert, son héritage judaïque.

En Israël, le cinquantenaire réussit à « échapper aux béatitudes, mosquées, monastères des croisés ou bains rituels »

pour atteindre, par la musique, à une forme de quiétude, et accepter, sans la résoudre, l'énigme qui a marqué sa vie. › Lucien d'Azay

**Casino Venier, Venise**, sous la direction de Marie-Christine Jamet, Serge Safran éditeur, 187 p., 22,90 €

Les premières fois où l'on se rend à l'Alliance française de Venise, on peut se perdre à chercher le Casino Venier. Il a beau se trouver entre San Marco et le Rialto, l'entrelacs des ruelles et des canaux est toujours un piège. On finit par le trouver et on découvre un intérieur du XVIII<sup>e</sup> siècle avec ses fresques et ses stucs, fané juste ce qu'il faut pour être plus émouvant. Marie-Christine Jamet, qui a longtemps dirigé l'Alliance, a réuni historiens et écrivains pour chanter le pouvoir onirique d'un lieu. Ce qu'on nomme Casino Venier, c'est d'abord un casin (ou *casine*, prononcé à l'italienne), une petite maison pour se rencontrer, jouer aux cartes, s'aimer. Le sens moderne de casino n'intervient que plus tard. Dans *Histoire de ma vie*, Casanova a précisément décrit le casin de l'abbé de Bernis, puis celui qu'il loue lui-même pour rencontrer ses maîtresses cloîtrées. La famille des Venier, qui a fourni à la République trois doges, a possédé un riche patrimoine, dont les *palazzi* Venier Contarini et Venier dei Leoni, aujourd'hui musée Peggy Guggenheim. Le Casino sur le *rio dei Bareteri* est autrement plus discret, il dérobe ses